Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

12 | 2013

Présent (2)

Avant-propos

Sylvie Aprile

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/327>

DOI : 10.4000/elh.327

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2013

Pagination : 9-15

ISBN : 978-2-35698-065-6

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Sylvie Aprile, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/327> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.327>

Tous droits réservés

Avant-propos

ÉCRIRE DANS LE PRÉSENT, entre deux obligations professionnelles, est une évidence pour l'historien contemporain. Si le passé n'est plus là et le futur pas encore, la feuille blanche, elle, est bien présente ! Cette pratique au présent, dans le présent, de l'écriture de l'histoire est un donné matériel. Aussi créatif et imaginatif que soit l'historien, aussi brillante et rapide l'avancée des techniques, l'historien n'a pas encore trouvé le moyen d'écrire ailleurs qu'aujourd'hui... même un texte à rendre pour hier. Cette ubiquité du présent peut sembler paradoxale pour un professionnel du passé.

Mais, au-delà de ces aspects matériels de concordance des temps, c'est en réalité souvent la césure, l'articulation entre passé et présent qui fait débat plus que le présent de l'écriture. Il

s'agit généralement de verrouiller cette frontière, de dénoncer l'ingérence du présent dans le passé, de bannir l'anachronisme. Même si l'historienne Nicole Loraux a écrit une défense et illustration de ce péché quasi mortel, cette crainte de l'anachronisme affleure souvent, et motive une certaine prudence historique à s'engager dans ces sables mouvants¹.

Depuis quelques décennies, plusieurs phénomènes ont renouvelé cette question et réinterrogé cette frontière passé/présent souvent poreuse. La présence de la mémoire dans le champ de l'histoire a, en premier lieu, bousculé les limites balisées². La périodisation et les formes arbitraires du découpage du temps historique ont fait ensuite l'objet de critiques abondantes,

Sylvie Aprile, université Lille-III, IRHIS – Institut de recherches historiques du Septentrion (UMR 8529).

1. « L'anachronisme est la bête noire de l'historien, le péché capital contre la méthode dont le nom seul suffit à constituer une accusation infamante, l'accusation – somme toute – de ne pas être un historien puisqu'on manie le temps et les temps de façon erronée. » Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, n° 27, 1993, p. 23-39 ; repris dans *Les Voies traversières de Nicole Loraux. Une helléniste à la croisée des sciences sociales*, 2005, p. 127-139 (p. 128).
2. François Dosse, « Entre histoire et mémoire. Une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, sept. 1998, p. 5-24.

bien que pas totalement nouvelles³. À ces deux mouvements de fond bien connus est venue s'adjoindre l'empreinte des autres sciences sociales et de la littérature, disciplines moins sanglées dans un prétendu carcan temporel.

Lorsque nous avons choisi le thème de ces deux numéros, ce n'est pas l'envie d'établir des bilans qui nous guidait. Foucault, Ricœur, Koselleck, Nora ou Hartog étaient déjà passés par là. Les querelles majeures semblaient apaisées, voire oubliées : le *linguistic turn* avait fait son chemin. Plus ou moins digéré grâce à une attention plus grande portée à l'écriture et l'ego de l'historien, il n'apparaissait plus comme une menace pour la spécificité de l'histoire.

Comme le rappelait Dominique Dupart dans le précédent numéro, c'est la présence même de l'historien dans l'écriture de l'histoire, la revendication d'un « je » qui marque l'une des plus évidentes destructions de la césure passé/présent. Fondant sa réflexion sur un ouvrage d'Edmund de Waal et sur son propre travail dans *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, l'historien Ivan Jablonka a récemment rappelé que le « je » n'est plus tabou⁴.

Ainsi le céramiste Edmund de Waal, auteur d'une histoire de sa famille dont le titre traduit en français, *La Mémoire retrouvée*, semble peu heureux, n'hésite-t-il pas à mettre en scène sa recherche. Il suit les tribulations de la collection familiale de figurines japonaises, les *netsuke*. « Ces objets qui ont des larmes » construisent son voyage en histoire plus que les grands événements auxquels ont été soumis ses aïeux. Le temps des « descendants » transcende la relation passé-présent et se démarque nettement des interrogations antérieures sur la place, voire l'intrusion des témoins dans le récit historique⁵. Ivan Jablonka glisse également dans sa recension du livre d'Edmund de Waal une petite phrase qui aurait fait bondir il y a encore quelques années :

L'histoire n'est pas faite seulement par les historiens.

Au-delà de la dénonciation d'un corporatisme frileux, c'est le pré carré de l'historien qui est ici rangé sur les rayonnages du musée des grands courants historiques.

Dans ce même texte, Ivan Jablonka donne une définition élargie de la littérature :

Je me bornerai à faire l'hypothèse que la littérature produit, au moyen d'une écriture et d'une forme, une

3. En 1900, l'historien Paul Lacombe écrit dans la *Revue de Synthèse historique* : « Le temps ! Mais il n'est rien, en soi, objectivement ; il n'est rien qu'une idée à nous. » Paul Lacombe, « La science de l'histoire d'après M. Xénopol », *Revue de Synthèse historique*, 1900, p. 32.

4. Ivan Jablonka, « Le trésor des Ephrussi. Littérature et histoire connectée », dans Patrick Boucheron, Nicolas Delalande, *Pour une histoire-monde*, PUF (La Vie des idées), 2013 ; Edmund de Waal, *La Mémoire retrouvée* [*The Hare with Amber Eyes. A Hidden Inheritance*, Londres, Random House, 2010], trad. de l'anglais par Marina Boraso, Albin Michel, 2011. Voir également Philippe Artières, *Vie et mort de Paul Gény*, Éd. du Seuil (Fiction et Cie), 2013.

5. Annette Wieviorka, *L'Ère du témoin*, Plon, 1998.

émotion. Cette définition, quelque sommaire qu'elle soit, a néanmoins deux mérites : la simplicité, qui permet de n'exclure aucun texte, et la plasticité, qui rend la littérature parfaitement compatible avec la recherche en sciences sociales.⁶

Il s'inscrit comme beaucoup d'autres dans une histoire des émotions qui a pris une large place dans l'actualité de la recherche. Elle est elle aussi une porte d'entrée dans le présent, une brèche stimulante dans les temporalités héritées. L'histoire des affects, de leur condition de production, fait une large place à un dialogue avec les sciences humaines contemporaines et à des démarches comparatistes qui ignorent la frilosité de la séparation entre passé et présent. C'est aussi une histoire dans l'air du temps qui dépolitise et ainsi qui plaît et rencontre l'agrément des médias⁷.

La question des rapports entre passé et présent s'est aussi déplacée et décentrée. L'attention portée actuellement au global, au transnational et au connecté, pour reprendre les formulations les plus courantes, rend obsolètes les débats sur la temporalité. Si elle n'est pas seulement un élargissement du champ des recherches, la mondialisation appelle à un décentrement qui

se détache des bornes chronologiques et se rattache sans le dire à une géographie historique qui semblait disparue⁸. L'historien s'engouffre dans les temporalités et espaces des « autres » autant que dans leur vision de l'histoire. Il ne s'agit pas seulement de déplacer le regard vers d'autres continents : l'accent est mis sur ce qui est partagé par-delà les frontières nationales, culturelles et idéologiques. Le temps et ses scissions, s'ils ne disparaissent pas, perdent de leur pertinence. Le temps long revient ainsi en force. Les « moments globaux », construits à partir des préoccupations des contemporains, priment. Les « ruptures » chères à l'histoire événementielle et façonnées par les historiens dans l'après-coup sont dévaluées au profit de « moments ». Ceux-ci ne sont ni assimilables à des événements ni entendus comme exceptionnels, mais font converger des attentions et des mouvements d'opinion communs⁹. Dans le premier numéro de la revue *Monde(s)*, paru en 2012, Sabine Dullin et Pierre Singaravélou insistent sur la place nouvellement accordée aux lieux du débat et à un espace public transnational qui s'affranchit des frontières nationales et ne néglige pas les processus d'internalisation et de

6. Ivan Jablonka, *op. cit.*, p. 91-92.

7. Anthony Rowley, Fabrice d'Almeida, *Quand l'histoire nous prend par les sentiments*, Odile Jacob, 2013.

8. Voir Christian Grataloup, « Les régions du temps », *Périodes. La construction du temps historique*, École des hautes études en sciences sociales et Histoire au présent, 1991, p. 157-173.

9. Sebastian Conrad, Dominic Sachsenmaier (dir.), *Competing Visions of World Order. Global Moments and Movements, 1880s-1930s*, New York, Palgrave MacMillan, 2007.

circulation¹⁰. La mobilité et la fluidité semblent désormais caractériser le cheminement de la réflexion sur le temps et donc sur le présent. Alors plus de querelles ni de débats ? Ce serait faire un sort trop rapide au goût français pour la controverse qui rend d'ailleurs souvent l'historiographie française inaudible hors de nos frontières¹¹. Les débats affleurent dans la plupart des textes de ce numéro. La controverse peut être à première vue malicieuse : c'est le cas du texte de Sylvain Venayre, qui découle d'un ouvrage coécrit l'an dernier avec Patrick Boucheron¹². Ils y évoquaient sous la forme d'une fiction futuriste la méprise des historiens chargés du sujet d'explication de textes à l'agrégation d'histoire de 2011 qui ont choisi, à la place d'un texte médiéval, un pastiche réalisé en 1964. Les « fautifs » invoquaient, dans le rapport du jury, le fait que ce pseudo-journal aurait pu être écrit à l'époque du concile de Constance (1415). Son auteur n'avait pourtant pas cherché à mystifier ses lecteurs et son propos s'inscrivait dans un présent bien établi, celui de Vatican II.

Cette utilisation du conditionnel, point de départ de la fiction, a servi de fil rouge à Sylvain Venayre pour revenir sur la base même de l'écriture de l'histoire, les temps grammaticaux utilisés. Cette question n'a guère préoccupé les historiens tant les règles en semblent intériorisées. En premier lieu, celle qui proscriit l'usage du futur, jugé a-historique, impose l'usage d'un passé « simple » ou composé, de l'imparfait, du subjonctif et donne la préférence à un présent de narration. Sylvain Venayre traque les difficultés d'une telle codification, qui ne va de soi qu'en apparence. Il pointe les écarts constants commis à l'égard de ces prescriptions normatives. Au-delà de la concordance des temps, c'est à la distinction même entre récit et discours qu'il nous renvoie et plus encore au sens même de l'histoire tel qu'il est énoncé par Jacques Rancière, lecteur de Michelet. L'histoire romantique contemporaine de la Révolution a le même but : rendre la parole à ceux qui ne peuvent s'exprimer. On retrouve ici le conditionnel, le « ce qui aurait pu advenir » qui fait émerger le récit des prolétaires. D'autres que

10. Sabine Dullin, Pierre Singaravélou, « Le débat transnational. XIX^e-XXI^e siècle », *Monde(s)*, n° 1, mai 2012 ; voir notamment l'article d'Hervé Mazurel, « Nous sommes tous des Grecs. Le moment philhellène de l'Occident romantique, 1821-1830 », p. 71-88.

11. Ce n'est pas le lieu, mais il manque à mon sens un décryptage et une réflexion approfondie sur le filtre du débat entre historiens français qui semble à la fois nécessaire et obligatoire pour que soient prises en compte des ouvertures thématiques venues de l'étranger et particulièrement du monde anglo-américain. La barrière de la langue n'est pas seule en cause et il faudrait s'interroger sur la place acquise et défendue par ceux et celles qu'on nommera ici les « entrepreneurs de l'actualité historique » qui recueillent – à leur seul avantage souvent – les fruits d'une veille internationale.

12. Sylvain Venayre, Patrick Boucheron, *L'Histoire au conditionnel. Textes et documents à l'usage de l'étudiant*, Mille et une nuits, 2012.

Rancière à la suite de Walter Benjamin et Michel Foucault ont défini la force et l'implication des discontinuités enfouies¹³. La libération des temps de l'histoire est l'un des enjeux majeurs de ces usages du présent.

Cet enfouissement est aussi au cœur de l'article de Malika Rahal. À partir de son expérience personnelle, elle explore les conditions du travail des historiens du temps présent en Algérie. Cette histoire d'après l'indépendance ne s'écrit pas. Elle repose sur la parole de témoins des événements traumatiques qu'ont été les émeutes d'octobre 1988 et surtout la guerre civile des années 1990. À la recherche de sources, ces traces nécessaires à l'écriture de l'histoire, elle nous entraîne dans sa quête d'archives détruites ou cachées. Au final, ce sont plus encore les rencontres, les voyages en voiture sur la corniche d'Alger qui disent la démarche instable et incertaine de la chercheuse elle-même impliquée dans cette histoire. Malika Rahal se réfère à *La Dernière Catastrophe*.

L'histoire, le présent, le contemporain, l'ouvrage écrit par Henry Rouso¹⁴ en 2012. Pour elle comme pour lui, le présent de l'historien ne serait-il alors celui des sorties de guerre ou de révolution ? On peut en douter. Dans un numéro récent de *Vingtième Siècle*, Emmanuel Droit et Franz Reichherzer plaident pour l'émergence d'une « histoire-science sociale » du présent au spectre plus large. Ils invitent à « sortir de la conception du temps présent défini comme un temps de moyenne durée pour penser l'histoire comme la science des hommes insérés dans des couches multiples de passés présents dans le présent¹⁵ ».

François Dosse nous conduit pour sa part vers d'autres chemins tout aussi périlleux : ceux des relations qu'entretiennent les historiens avec la philosophie et la psychanalyse. Convoquant un large spectre d'auteurs de saint Augustin à André Green, il s'aventure dans cette épaisseur du temps qui fait souvent fuir l'historien qui s'affirme empiriste ou pragmatique. Récusant aussi une

13. Michèle Riot-Sarcey, « Écrire le souterrain de l'histoire », entretien avec Jean-Paul Monferran le 8 mars 2001, *l'Humanité* : « La plupart du temps, les interprétations des autorités – celles qui s'imposent – ont pour but de reconstituer le lien entre passé et présent afin d'effacer la discontinuité introduite par des événements, des idées, des actions, qui entrent en contradiction avec les intérêts ou les besoins d'une "cause" qui triomphe sur toutes les autres. Par là, est écarté tout ce qui n'entre pas dans la "linéarité" de la saisie d'un temps à un autre. Aussi, une méthode différente doit être inventée (la micro-histoire n'y suffit pas) pour récupérer les multiples écarts, fragments, aspérités qui subsistent dans le "souterrain des choses" – pour reprendre des expressions chères à Walter Benjamin qui se définissait lui-même comme un "chiffonnier de l'histoire"... »
14. Henry Rouso appuie sa démonstration sur la définition donnée par Hermann Heimpel, *Der Mensch in seiner Gegenwart. Acht Historische Essays* [1954], Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1957. Henry Rouso, *La Dernière Catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain*, Gallimard (NRF essais), 2012.
15. Emmanuel Droit et Franz Reichherzer, « La fin de l'histoire du temps présent telle que nous l'avons connue. Plaidoyer franco-allemand pour l'abandon d'une singularité historiographique », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013, n° 118, p. 121-145.

vision réductrice du temps présent, il ouvre sans conteste une boîte de Pandore et des chantiers peu explorés.

Quittons l'histoire « pure » pour entrer dans les quatre autres textes qui composent ce dossier et peuvent s'inscrire dans un large domaine qui serait celui de la fiction. Marc Vernet pénètre dans le champ de l'actualité telle qu'elle a été mise en images en 1915 lors du massacre des Arméniens. Comme le rappelait récemment Robert Frank, si le terme de génocide n'apparaît qu'en 1944, « l'événement » qui commence en avril 1915 est dénoncé comme tel, car il a tout de suite été perçu dans sa dimension exterminatrice. La propagande réalisée par la Triangle qui utilise la fiction non sans hésitation face à la censure et à la perception distincte des publics américain et européen témoigne de l'indignation générale. L'émotion de 1915-1916 apparaît comme la dernière des émotions « chrétiennes » avant que la chute de l'Empire ottoman n'intègre l'ancienne « question d'Orient » dans un autre système diplomatique et stratégique¹⁶.

Judith Lyon-Caen poursuit ensuite son approche des relations entre l'historien et la littérature :

À l'historien, aujourd'hui, non de faire la part entre l'invention romanesque et la réalité historique mais de rendre chacune de ces fictions à leur temps, à leurs usages, à leurs fonctions.¹⁷

Après Eugène Sue et Alexandre Dumas, elle s'attache à la figure complexe de Jules Barbey d'Aurevilly. Loin de pouvoir le qualifier de nostalgique ou de réactionnaire, elle cerne la délicate question de la « politique » de la littérature au XIX^e siècle en choisissant un écrivain dont les fictions dépolitisent le présent en politisant le passé. Elle relie ainsi le journaliste, l'écrivain et l'épistolier, figures souvent antithétiques. Un présent silencieux n'est-il pas alors d'autant plus parlant ? La figure discutée de l'écrivain-journaliste est aussi présente dans la contribution de Florence de Chalonge. Elle rappelle tout d'abord les rapports ambivalents mais aussi les liens durables de Marguerite Duras avec la presse. Dénoncer et agir par l'écriture journalistique n'est pas, en cet été 1980, une nouveauté pour elle. Mais la commande est ici différente, il s'agit de faire un commentaire parallèle de l'actualité entremêlant le quotidien, celui des autres et le sien, le passé et les grands événements du moment. Florence de Chalonge s'interroge surtout sur la manière dont Marguerite Duras bifurque dans son propos face aux grèves de Gdansk. Investissant ce présent, elle l'inclut immédiatement dans le passé en en faisant déjà une légende et dans le futur par l'espérance qu'il suscite.

16. Robert Frank, « Émotions mondiales, internationales et transnationales, 1822-1932 », *Monde(s)*, n° 1, mai 2012, p. 47-70.

17. Judith Lyon-Caen, « Alexandre Dumas, maître du temps ? », préface à l'édition de *Joseph Balsamo et Le Collier de la Reine*, Gallimard (Quarto), 2012, p. 16.

L'histoire s'écoute : c'est ainsi qu'il faut entendre le propos de Vincent Casanova sur le film de Chris Marker *Le Fond de l'air est rouge*. Marker n'est pas seulement un cinéaste mais aussi un auteur parfois caché – il use de pseudonymes dans ses films et ceux des autres – de musiques de films. Souvent maltraitées ou cantonnées à un rôle d'illustrations, les compositions musicales sont bien plus qu'un accompagnement. Ici, par la savante utilisation de la musique de Berio, Chris Marker sonde le temps et orchestre les temporalités. Vincent Casanova ouvre ainsi une brèche et de nouvelles pistes et l'on attend les futurs débats et controverses qui ne manqueront pas de naître dans ce nouvel entre-deux entre histoire et musique.

Cette partition éclectique – messe ou compilation peut-être ? – nous renvoie aussi à l'entretien de Frédéric Boyer, auteur de *Rappeler Roland*. Deux trios jouent ici : celui des auteurs de l'interview (un historien, une littéraire et un

traducteur) et celui de l'œuvre de Frédéric Boyer, conçue comme un triptyque (le monologue au présent, la traduction de *La Chanson de Roland* « actuelle » et l'essai). Ici encore c'est de transposition dont il est question, de la transversalité des temps que doivent s'autoriser l'écrivain, le traducteur et l'historien.

Comment classer *To Pollen*, l'œuvre de J. H. Prynne dont est ici présenté un extrait traduit par Abigail Lang. Cette « langue en état de guerre » est une giclée, une décharge où les mots semblent sortir à la fois d'une arme automatique et de YouTube. À quoi se raccrocher ? À l'écho qu'il suscite au poème « Bataille. Poids + odeur », qualifié par son auteur, Marinetti, d'intuition élastique, poème qui accompagne le *Manifeste technique de la littérature futuriste* en août 1912 ?

Au final, on le comprend, il ne peut y avoir de conclusion mais une ouverture sur la gamme des possibles offerte au lecteur et au chercheur¹⁸.

18. Signalons par exemple le programme de recherche collectif « Les passés dans le présent : histoire, patrimoine, mémoire », retenu en juillet dernier par l'Agence nationale de la recherche.